

jadis brûler, avec femmes et enfants, dans les bois de Kerjénetz, et les doukhobors, de nos jours, ont émigré en Amérique. Quelques provinces occidentales de l'ancien Empire ont été le ghetto de la nation juive, ghetto cent fois ravagé, ensanglanté par les unions civiques du tsarisme (Union du Peuple russe ou Cent-Noirs) par les policiers et les bouchers que conduisaient au massacre les marguilliers et les sacristains, musique et chantages en tête, le portrait de Nicolas porté près des icones miraculeuses.

En vérité, si nous admirons l'âme religieuse du peuple russe, c'est qu'elle a résisté et survécu à cette puissance d'enfer que fut l'Eglise orthodoxe. Il n'y a pas dix ans, des intellectuels, aujourd'hui rangés dans les divers camps de la réaction, et qui demandent « justice » pour cette Eglise, se seraient crus déshonorés d'en accepter la loi. Etudiants, et par conséquents révolutionnaires, ils avaient tout à craindre des bouchers trop dévots de l'Okhotny Riad.



La chute du tsarisme a jeté le clergé de Russie dans l'embarras, dans la confusion. Eglise d'Etat, exaltateurs dominicaux du pieux autocrate, les moines et les popes cherchaient une place et une sécurité nouvelle dans la société révolutionnaire. Les évêques de Raspoutine et les « maîtres de police » fuyaient comme des rats.

Dépossédée, la religion officielle parut un instant retrouver le Christ. Il y eut des théoriciens et des théologiens qui découvrirent l'Antéchrist : Pierre, instituteur du Synode, le tsar qui avait dépravé l'ordre spirituel. On songeait pourtant à sauver cette assemblée de dignitaires, à garder une Eglise d'Etat. Le gouvernement provisoire ne demandait pas mieux : il nommait un procureur.

Mais non ! Dans la catastrophe croissante, l'Eglise s'affaissait aussi. Alors, on parla de la liberté : l'Eglise allait se ressaisir, se régénérer. Elle restaurait l'antique patriarcat, autorité purement spirituelle, « étrangère à toute politique ». Tikhone prenait la robe et le bonnet blanc du chef suprême.

C'est dans ce costume que nous l'avons aperçu, en 1918, lors d'une procession monstre sous les murailles du Kremlin. Les mitrailleuses qui veillaient là-haut gardèrent le silence. Il eût été bien fou de tirer sur cette foule d'innocents qui ne comprenaient pas les intentions secrètes des pasteurs et qui ne les eussent jamais suivis dans un attentat contre la révolution.

« La religion est un opium pour le peuple », déclare une inscription placée au fronton d'une chapelle où l'on honore la Vierge protectrice de Moscou. Oui, la religion violente et sournoise de ces prélats qui vont ouvrir presque aussitôt des intelligences avec les massacreurs Denikine et Koltchak.

Mais telle est la tolérance des commissaires du peuple qu'ils n'interviennent dans aucune des manifestations de la vie cléricale : les Eglises sont ouvertes, on prie pour « l'Empire de Russie », et à Pâques, fête traditionnelle



de la Nation, les bolchéviks, qui entendent à leur manière le sens de la Résurrection, allument un splendide feu d'artifice sur les pilastres de la cathédrale du Sauveur.

Il est vrai qu'à la séparation de l'Eglise et de l'Etat, lors des inventaires, en Russie comme en France, de pauvres vieilles gens et quelques prêtres courageux sonnèrent le tocsin, ameutant les fidèles au secours de la « religion » menacée. L'heure était grave pour la révolution, non sur ce front mais sur tous les points. Quelques popes, dont la foi valait mieux que celle de Tikhone, subirent la loi martiale, et tout rentra dans l'ordre, et la liberté de l'Eglise n'en fut pas troublée.

Or, cette liberté pesait au clergé. Il semblait déjà n'attendre aucune rénovation intérieure de son indépendance politique. Suscité et formé par le pouvoir temporel, il languissait sans cet appui. Dans la révolution comme dans la réaction, il était fatal qu'il cherchât un support extérieur à lui-même. Tandis que les conspirateurs du haut épiscopat donnaient, par d'innombrables émissaires, des assurances de leur dévouement aux chefs des armées blanches, — déjà, dans le Midi, quelques monastères déclaraient regagner la cause du prolétariat, se constituaient en communes de travail et invoquaient la sanction du pouvoir central.

Cette sanction ne leur fut pas refusée. Le gouvernement des Soviets ne croyait pas faire une belle acquisition en accordant à des religieux le titre de travailleurs. Mais il eût été contraire aux principes du communisme de leur enlever le moyen de se régénérer véritablement. Quant à la question confessionnelle, elle n'entraînait pas en discussion.

Beaucoup de prêtres demandèrent et obtinrent des emplois dans les bureaux soviétistes. Nous avons vu un petit pope rédiger les actes de mariage civil dans un grand faubourg de Moscou.

La famine devait donner une certaine acuité à la secrète mésentente des deux pouvoirs. Nous avons dit que des richesses immenses étaient entassées dans les lieux saints. Des millions de paysans étaient en danger de mort, faute de ressources. Le gouvernement cherchait autour de lui des moyens que l'industrie ruinée ne pouvait encore lui donner.

N'était-ce pas l'usage des antiques communautés chré-

